

LA
MISSION.

L'Évangile au Chrétien ne dit en aucun lieu :
Sois dévot..... *BOILEAU, Sat. xi.*

TOULOUSE est-elle aveugle et les temps où nous sommes
Sont-ils des temps d'erreur où s'égarèrent les hommes ?
L'Église est-elle en proie à de nouveaux Calvins ?
Sonde-t-on trop avant les mystères divins ?
Répondez-nous, dévots, enfans du fanatisme,
Qui, sous la fausse ardeur d'un faux christianisme,
Des renards de l'autel dévorant les sermons,
Cachez un cœur méchant pétri par les démons.
Nos Prêtres orateurs prêchent-ils à la glace,
Qu'un ambulans chœur vienne usurper leur place ?
Quoi ! ne savent-ils pas frapper notre penser
Des foudres que pour eux d'autres viennent lancer ?
L'aspect de l'étranger insulte à leur mérite.
Eh bien ! répondez-nous : ce début vous irrite,
Votre langue se tait. En vain au fond de vous
Vous cherchez les moyens de prévenir mes coups ;
Vaines précautions ! votre peur a d'avance
Embrassé d'un coup d'œil mon succès qui s'avance.
Vous craignez, vous tremblez qu'un utile raison
De vos saintes fureurs n'éteigne le poison.
Oui craignez, oui tremblez. Fasse Dieu qui m'anime,
Qu'approuvant mes transports d'un esprit unanime,
Le monde clairvoyant, par mes vers entraîné,
Arrache des filets un cœur désenchaîné !
Fasse le sentiment qui fait courir ma plume,
Qu'au feu de mes discours le bon sens se rallume,
Et que la vérité, conduisant mes écrits,
Vers le port des vertus ramène les esprits !

Henri III..... Quel poignard lui ravit la lumière?
 Le Béarnais, ce roi, l'ami de la chaumière,
 Quel fer dénaturé, quel barbare assassin
 Par Rome autorisé, lui déchira le sein?
 Dévots! c'est parmi vous que ces monstres infames
 Au meurtre de nos rois instruisirent leurs amés.
 Mais dirai-je leurs noms! dois-je les signaler?
 Il n'appartient qu'à vous de les articuler;
 Ma plume les abjure. Et puis que l'on me dise:
 Si vous n'êtes dévot, le dévot vous méprise,
 Si comme lui votre air ne ment pas aux regards,
 Si vous ne vous armez des dehors des cafards,
 Malheureux! je vous plains. Le cafard, la dévote:
 Voilà, se diront-ils, voilà le patriote!
 Eh! que m'importe à moi leur vaine opinion!
 Eux, ils aiment la fourbe, et moi la nation.
 Et malgré tout le fard dont leur front se décore,
 Le nom de patriote est un nom qui m'honore.

Mais pourquoi dans les cœurs leurs discours pervertis
 Osent-ils réveiller la haine des partis?
 Pourquoi donc sans pudeur, dans leur rage mystique,
 A la religion mêler la politique?
 Pourquoi par le venin de leurs lâches clameurs
 Trahir l'ordre public, empoisonner les mœurs?
 Fruit trompeur, fruit pervers des langues sermonaires!
 Guerre aux dévots impurs! guerre aux faux doctrinaires!
 Eh! lorsque l'Homme-Dieu, chef-d'œuvre des vertus,
 Consolait tendrement les faibles abattus;
 Quand sa bouche divine à la douleur fragile
 Accordait le présent du modeste évangile,
 Le vit-on factieux, énergumène ardent,
 Sur la chaire orgueilleux d'un funeste ascendant,
 Aigrir les passions par de sanglans exordes,

Et brandir dans sa main la torche des discordes ?
Tendre et sans amertume il prêchait à l'hébreu :
La rage est d'un Satan, la douceur est d'un Dieu.

Fuyez, Satans mortels chez les antropophages,
Ils sont dignes de vous et de vos noirs langages.
L'Homme-Dieu fut un pauvre et vous thésaurisez !
Il combattait l'orgueil, vous le favorisez.

Il traînait après lui l'amour et l'innocence,
Il ouvrait tous les cœurs à la réjouissance ;
Vous, les sombres pensers, la haine des cités,
Voilà qui vous escorte et qui vous excitez !

Le Christ enduret-il la tendresse des filles ?
Troubla-t-il le repos et l'accord des familles ?

Et sa morale pure et ses dogmes sacrés
A votre ambition furent-ils consacrés ?
Allez : le temps n'est plus où l'aveugle ignorance
Donnait à vos complots sa facile adhérence.

Les peuples des cités et les peuples des champs
Ont sondé vos projets, ont jugé vos penchans.
La science en leurs cœurs a jeté ses racines.
Et les sujets des rois ne sont plus des machines.
Sans vivre moins vaillans ni moins religieux,
Ils sont plus éclairés les fils de nos aïeux.
La loi du livre saint par eux n'est pas détruite ;
Et sans en altérer le sens par leur conduite,
Ils n'afficheront pas un semblant de vertu,
Et leur front de franchise est toujours revêtu.

Mais pour mieux dévoiler leur mission secrète,
Des propos d'un marquis devenons l'interprète.
L'anecdote est charmante ; elle est digne à la fois
D'amuser le loisir du noble et du bourgeois.
Ecoutez. A souper galamment invitées,
Trois dames à sa table, amantes des nuitées,

Politiquaient, jasaient sur les dit-on du jour,
 Quand lassés de parler du peuple et de la cour,
 Leurs discours ont quitté des sujets ordinaires
 Et sont tombés d'aplomp sur les missionnaires.
 Leur langue enthousiaste, habile à tout saisir,
 Dans un si doux sujet se crée un doux plaisir.
 L'une sur leurs talens papillotte une phrase;
 L'autre brode pour eux des éloges d'extase;
 Celle-ci plus naïve et d'un ton langoureux,
 S'écrie : ah ! si le Christ respirait dans l'un d'eux !
 Je serais Magdelaine. Elle poursuit encore :
 Les pauvres ! sur la chaire ils dévancent l'aurore ;
 Et leur bouche prêchant alors que nous dormons,
 Ils sont perdus pour nous leurs matineux sermons.
 Le noble, que rend fier sa gothique origine ;
 Votre crédulité, leur dit-il, s'imagine
 Qu'ils sont venus pour vous, ces orateurs Samsons :
 Non, non, le peuple a seul besoin de leurs leçons.
 Le peuple est un coursier difficile à soumettre ;
 Pour l'enchaîner au joug il faut des coups de maître ;
 Et nous, grands, à nos vœux pourrions-nous l'asservir,
 Si les fils de l'autel ne venaient nous servir ?
 O que vous parlez bien ! dit le trio femelle !
 Quel charme, quel esprit à vos discours se mêle !
 Quelle honte en effet, au retour de nos rois,
 De ne point obtenir le retour de nos droits !
 Dailogue insolent ! eh ! bien, têtes pensantes,
 C'est le nœud gordien des missions récentes.
 Qu'importe ! le coursier, portant l'égalité,
 Foule la servitude et marche avec fierté.

Par M. BELMONTET fils, Etudiant.